

A propos d'« *Anthropologie structurale, deux* » (Plon)

Les rêveries d'un ethnologue solitaire

par Jean-Paul Enthoven

Décembre 1973. Parti d'Europe pour rencontrer un monde différent, Lévi-Strauss y est revenu avec, pour seul bagage, le désenchantement

Avant sa légitimation tardive, l'ethnologie passait pour la conscience malheureuse du colonialisme et, à ce titre, elle ne figurait pas au panthéon des disciplines militantes.

Claude Lévi-Strauss inspire toujours à son lecteur une sorte de respect et de frayeur sacrés qui ne sont pas sans évoquer ce qu'Hannah Arendt dit de la « pensée totalitaire » : il y a un terrorisme de son système qui rend *illégitime* par avance toute forme de critique. Si quelque chose déplaît ou irrite, il est impossible d'interpeller le responsable, c'est-à-dire Lévi-Strauss, car celui-ci, à force de s'effacer derrière les faits qu'il analyse, n'est nulle part mais toujours dans notre dos. Dans cette œuvre que le poète Octavio Paz comparait déjà à un labyrinthe, il est impossible de ne pas se perdre sous le regard amusé de Lévi-Strauss ; impossible d'éviter le *sens* qu'il nous impose et où il nous égare.

Dans ces conditions, la publication du second volume de l'« *Anthropologie structurale* » est bienvenue car elle nous offre, en quelque sorte, une pause pendant laquelle Lévi-Strauss consent à faire retour sur lui-même. Certes, nous n'avons plus l'impression d'assister à la création du monde, comme c'était le cas avec la fresque grandiose des « *Mythologiques* », mais c'est peut-être mieux ainsi ; cela laisse du temps pour reprendre son souffle et pour reconsidérer calmement tous les grands thèmes d'une pensée qui a bouleversé le territoire des sciences humaines.

Si l'on excepte le texte fondamental intitulé « *Race et histoire* » et dont la publication remonte à 1952, les douze articles et études rassemblés dans le présent volume couvrent la période qui va de la leçon inaugurale au Collège de France (1958) jusqu'à nos jours. Quinze années remplies par le bruit et la fureur des modes intellectuelles dont Lévi-Strauss a accepté les hommages et les humeurs avec une indifférence assez exception-

nelle. De ces modes, on ne perçoit même plus le lointain écho dans les articles qui sont ici, pour l'essentiel, consacrés à des questions de méthodes, à l'analyse de quelques mythes, à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau ou de Durkheim et, plus curieusement, à la définition de ce qu'il faut bien appeler une *nouvelle sagesse*.

Dès 1958, la publication d'un premier volume d'études et d'articles avait situé l'œuvre de Claude Lévi-Strauss dans une perspective résolument originale ; tous les grands problèmes qui faisaient alors la « une » de l'actualité idéologique y étaient envisagés, mais sous un angle *différent*.

De la botanique à la musique

En effet, avant qu'elle trouve sa légitimation tardive dans les mouvements d'émancipation qui allaient secouer le tiers-monde, l'ethnologie passait pour la conscience malheureuse du colonialisme et, à ce titre, elle ne figurait pas au panthéon des disciplines militantes. On y voyait plutôt le renouvellement d'un genre – *le voyage philosophique* – qui appartenait en propre au XVIII^e siècle et où il était assez risqué de s'engager après Montaigne, Montesquieu et Diderot ; « *Tristes Tropiques* », c'était un peu le supplément du « *Supplément au voyage de Bougainville* ». C'était de la grande littérature mais bien rares étaient ceux qui eurent l'idée d'y chercher autre chose qu'un parfum de dépaysement et d'exotisme. Quant aux « *Structures élémentaires de la parenté* », elles ne laissaient personne indifférent mais, au fond, on était gêné d'y apprendre si peu de chose sur la lutte des classes.

Bref, l'anthropologie en tant que science avait, par rapport à l'histoire, à peu près autant d'intérêt qu'une

lanterne magique par rapport au cinéma et, dans les grands débats qui se tenaient au Café du Commerce de la Pensée, la figure de Lévi-Strauss n'était saluée que par de furtives révérences assorties de sérieuses réserves. On lui reprochait indifféremment d'ignorer le marxisme alors qu'il s'en réclamait, ou bien de « *désespérer Billancourt* » alors qu'il se contentait d'interroger les mœurs et les institutions de « sauvages » qui, au fond de leur savane, ne ressemblaient guère à nos modernes prolétaires.

Pour que l'œuvre de Lévi-Strauss nous devienne parfaitement lisible, voire évidente, il fallait renoncer à tous les avatars de l'ethnocentrisme ; il fallait se faire à l'idée que l'Occident, après tout, n'était pas l'origine nécessaire de toute forme de culture. Et c'est ainsi qu'avec la décolonisation, l'attention portée aux sociétés primitives se trouva a posteriori justifiée. A cela, il convient d'ajouter que le « structuralisme » devint alors le cri de ralliement de tous les épistémologues en mal de « conception du monde » et la paternité de cette méthode – pourtant vieille comme la science – fut maladroitement attribuée à Claude Lévi-Strauss, qui devint du même coup le maître à penser de toute une génération d'étudiants nés sur l'autel de la sainte trinité Marx-Freud-Saussure.

Depuis, tout ou presque a été dit sur cette œuvre baroque et sur le nouvel humanisme qui s'y dessine à travers un parcours encyclopédique qui va de la botanique de Goethe à la musique de Wagner en passant par les modèles de la géologie et de la linguistique. Il restait à redécouvrir l'écrivain et ce livre nous en offre, une fois encore, le prétexte : lorsqu'il évoque la geste d'Asdiwal ou le sexe des astres, lorsqu'il analyse la mort d'un mythe, Lévi-Strauss a le don de bouleverser notre imagination et de faire surgir, là où nous l'attendions le moins, la poésie à l'état brut.

Où peut-on aujourd'hui trouver des histoires aussi belles que celle de ce mythe tsimshian où l'on voit le roi des phoques prêtant au héros son estomac en guise de barque ? A qui comparer la figure de ce demiurge salish qui, dit-on, se fabriqua deux filles adoptives avec la laitance d'un saumon cru ? Dès lors, il devient difficile de ne pas se perdre dans les méandres d'une érudition ra-

tionnelle et sensible où la combinatoire d'un système de parenté, l'origine des manières de table, la logique d'une pensée sauvage ou l'analyse des classifications totémiques se dissolvent dans une longue rêverie provoquée, comme à la dernière page de « *Tristes Tropiques* », par la contemplation d'un minéral ou le clin d'œil d'un chat.

Mais, dans le musée imaginaire de l'ethnologie et dans la sensibilité désabusée de

Un secret perdu

A des journalistes qui lui demandaient de citer les faits, découvertes, livres ou objets dont il faudrait enfouir le témoignage pour les archéologues de l'an 3000, Claude Lévi-Strauss conseillait récemment de ne réunir que des documents relatifs aux dernières sociétés primitives, des croquis d'espèces végétales ou animales en voie de disparition, des échantillons d'eau et d'air non encore pollués et des illustrations de sites promis à une défiguration prochaine par l'installation de complexes civils ou militaires. Tout ce dont le principe de survie ou de reproduction n'est pas menacé lui importe assez peu. Aujourd'hui, les dernières sociétés « sans histoire » disparaissent et, avec elles, Lévi-Strauss voit s'effacer la trace d'une sagesse dont nous avons perdu le sens et le secret. L'Autre devient le Même et la barbarie marchande et technicienne impose sa « paix blanche » à la surface de la terre. A force de le dire, l'ethnologie n'est plus que la forme savante d'une nostalgie très ancienne et vaguement réactionnaire. D'où ce livre finalement étrange puisque, par-delà son contenu scientifique, il s'ouvre sur un éloge de la superstition et s'achève sur la profession de foi d'un sceptique.

Depuis longtemps, Claude Lévi-Strauss a préféré l'exil à la proximité bruyante de contemporains auxquels il ne réserve que son savoir et ses sombres prophéties. Aujourd'hui, il accomplit la même démarche – en matière d'exil, l'Académie française vaut bien l'Amazonie – et certains des slogans de Mai-68 qui lui étaient plus particulière-

ment destinés (« *Une structure ne descend pas dans la rue* ») ne faisaient que prendre acte d'une très vieille indifférence au jeu des politiques et à la querelle des idéologies.

Parti d'Europe pour rencontrer un monde différent, Lévi-Strauss y revient avec, pour seul bagage, le désenchantement. Quelque chose dans son œuvre s'achève, entre l'invitation au voyage qui en était comme l'ouverture et les rêveries d'un ethnologue solitaire qui en sont comme la conclusion. Le terme du voyage, c'est peut-être la fin de l'ethnologie où Claude Lévi-Strauss a erré à la recherche d'un monde que nous avons perdu. **J.-P. E**



Claude Lévi-Strauss caricaturé par David Levine

son regard, il y avait depuis longtemps, en transparence, le profil d'un autre Lévi-Strauss ; celui-là même qui, dans la dernière partie de ce livre, s'exprime avec la véhémence d'un misanthrope. Ce Claude Lévi-Strauss n'aime pas le siècle dans lequel il vit ; il s'ennuie dans le monde clos des sociétés industrielles où l'homme est hypnotisé par le tête-à-tête qu'il entretient avec ses propres œuvres, où la nature est allègrement massacrée au nom d'une totale inconscience collective et où la culture est célébrée – de l'université aux « expositions » – dans des enceintes spécialisées.